

La planète morte

de Edmond Hamilton

UN petit monde qui n'avait rien de tellement sinistre, à première vue. Il paraissait sombre, froid, sans vie, mais sans le moindre indice de ce qui y couvait. Seule question à se poser à nos esprits : allons-nous périr quand notre vaisseau endommagé s'y écraserait ?

Tharn tenait les commandes. Nous avions tous les trois revêtu nos combinaisons pressurisées dans l'espoir qu'elles nous sauveraient peut-être si nous nous posions en catastrophe. Dans les massifs scaphandres de métal, nous ressemblions à trois étranges et gros robots, à trois globes de métal munis de bras et de jambes articulés et mécaniques.

« Si seulement ce n'était pas arrivé ici ! lança la voix désespérée de Dril dans l'interphone. Ici, dans la partie la plus désolée et la plus inconnue de toute la Galaxie ! — Nous avons encore de la veine de nous être trouvés à portée d'un système solaire quand les groupes d'énergie ont lâché, murmurai-je.

— De la veine, Oroc ? répéta Dril d'un ton amer. De la veine, de prolonger notre vie de quelques jours d'agonie ? C'est tout ce que nous pouvons espérer *là-dessus*. »

De fait le système qui s'offrait à nous paraissait décourageant pour des explorateurs stellaires naufragés. Situé dans une zone clairsemée à l'extrême bord de la Galaxie, il avait pour centre un soleil rouge sombre, ancien, qui se mourait.

Six mondes décrivaient leurs orbites autour de cette étoile sur le déclin. Nous tombions vers la plus intérieure des six planètes, qui nous paraissait la plus habitable... peut-être. Mais à présent nous étions en mesure de distinguer clairement que nulle vie n'y était possible. C'était une sphère sans atmosphère, enveloppée de neiges et de glaces éternelles.

Les cinq autres planètes étaient encore plus désespérantes. Et de toute façon il nous était devenu impossible de changer de direction. Nous nous demandions seulement si les deux groupes d'énergie, encore en circuit mais surchargés, seraient capables de nous fournir assez de puissance pour diminuer notre vitesse d'atterrissage et nous sauver de l'anéantissement immédiat.

La mort était proche, nous le savions, et pourtant nous restions fermes au poste. Nous n'avions certes rien de héros. Mais nous appartenions au Service stellaire, et si cela vous confère la gloire, vous n'en vivez pas moins dans l'ombre de la mort, et par conséquent vous vous y habituez.

Bien des membres du Service avaient trouvé la mort en procédant à la vaste entreprise – infinie même – qui consistait à relever la carte de la Galaxie. De tous les petits vaisseaux d'exploration qui partaient comme le nôtre pour noter les étoiles les plus distantes, les deux tiers seulement – et même moins – rentraient au port. Les autres avaient subi des accidents... comme par exemple l'éclatement de nos génératrices surchargées quand nous avions tenté de nous arracher rapidement à une masse de débris interstellaires.

La voix calme de Tharn nous parvint.

« Nous n'allons plus tarder à toucher. Je vais tenter de redresser, mais les chances sont faibles. Vous feriez bien de vous boucler. »

En maniant gauchement les bras métalliques de nos combinaisons, nous nous accrochâmes aux souples harnais qui nous assureraient peut-être une chance de survivre.

Dril examinait le grand globe qui grossissait au-dessous de nous.

« Il semble y avoir d'épaisses couches de neige par endroits. Ce serait un peu moins dur à l'arrivée.

— Oui, répondit Tharn sans s'émouvoir. Mais la nef va s'engloutir sous la neige. Sur la glace, même si elle se démolit, on la verra, le cas échéant. Quand un autre vaisseau passera, il nous découvrira et nos relevés ne seront pas perdus. »

Eh bien, durant un instant, cela me rendit si fier du Service stellaire que je faillis mépriser le danger qui se précipitait vers nous.

C'est ce merveilleux courage qui fait du Service ce qu'il est, qui a permis à notre race de s'éloigner de son petit monde jusqu'aux secteurs les plus reculés de la Galaxie. Les explorateurs pourraient mourir les uns après les autres, mais la conquête de l'univers par le Service se poursuivrait.

« On y est », murmura Dril, regardant toujours en bas.

La face blanche et glacée du monde désolé se précipitait sur nous à une vitesse de cauchemar. Les nerfs tendus, j'attendais que Tharn agisse.

Il tarda jusqu'au dernier instant. Alors, il actionna la barre de puissance et les deux dernières génératrices se déclenchèrent dans un violent grondement.

Elles ne pouvaient supporter une telle surcharge plus de quelques instants avant de sauter à leur tour. Mais cela suffit à Tharn pour braquer le vaisseau qui tombait, en utilisant la décharge de vibrations propulsives comme frein.

Atterrir en crabe, c'est plus affaire de chance que d'habileté. L'esprit est dans l'impossibilité d'évaluer les différences infinitésimales entre le désastre et la survie. Un rien de puissance en trop et on rebondit contre le but. Un rien en moins et on se fracasse en menus morceaux.

Tharn eut de la veine. Ou était-ce plutôt son instinct de pilote ? Bref tout fut terminé en un instant. La nef s'abattit, les génératrices hurlèrent, il y eut un choc brutal, puis le silence.

Le vaisseau gisait sur le flanc, sur la glace. La poupe s'était froissée et fendue en un endroit. L'air était sorti d'un coup, mais dans nos scaphandres cela n'avait pas grande importance. Et comme prévu les deux dernières génératrices avaient claqué sous la surcharge imposée pour amortir notre chute.

« On a réussi ! » Dril passait soudain du désespoir à l'espoir. « Je ne croyais même pas que nous avions l'ombre d'une chance. Tharn, tu es l'as des as de tous les pilotes ! »

Mais Tharn semblait souffrir d'une réaction consécutive à sa tension nerveuse. Il se déboucla en même temps que nous et se leva, silhouette massive dans son scaphandre arrondi, pour aller regarder par les hublots de quartz.

« Nous avons sauvé nos peaux pour le moment, marmonna-t-il, mais nous sommes dans un sale pétrin. »

Cette vérité nous pénétra quand nous allâmes le rejoindre. Cette petite planète à l'extrême bord de la Galaxie était l'une des plus désolées que j'eusse jamais vues. Elle n'offrait que glace, ténèbres et froid.

La glace étalait de toutes parts sa blancheur. Il n'y avait pas d'atmosphère... les neiges épaisses que nous avions vues n'étaient sans doute que de l'air congelé. La plaine gelée s'écrasait sous un ciel sombre dont les deux tiers n'étaient que vides. Dans le tiers inférieur brillait le vaste amas des étoiles de la Galaxie. Le système où nous avions atterri en constituait une sorte d'avant-poste.

« Nos génératrices ont grillé et nous n'avons pas assez de fils d'alliage pour en renouveler tous les bobinages, observa Tharn. Nous ne pouvons pas lancer d'appel, même à un dixième de la distance qui nous sépare de chez nous, avec notre petit émetteur. Et notre air finira par s'épuiser.

« Notre seule chance, poursuivit-il avec décision, c'est de trouver sur ce monde assez de tantale, de terbium et autres métaux nécessaires à la fabrication de l'alliage à haute

résistance, puis de fabriquer des bobinages neufs. Dril, sors la radiosonde. » C'était l'instrument qui nous servait au cours de nos relevés cartographiques pour noter les ressources en métaux des planètes inconnues. La sonde fonctionnait en projetant de larges faisceaux de vibrations qu'on pouvait accorder de façon à les réfléchir sur tout élément souhaité ; cet astucieux engin détectait et calculait à la fois la position du gisement.

Dril prit l'instrument et en régla les fréquences sur la demi-douzaine de métaux rares qu'il nous fallait. Puis il attendit tout en promenant les tubes de projection selon leurs angles de balayage, l'œil fixé sur les cadrans.

« Une chance incroyable ! s'écria-t-il enfin. La sonde indique du terbium, du tantale et les autres métaux qu'il nous faut, tous groupés et en quantités appréciables. Ils sont juste sous la glace et pas loin d'ici !

— C'est presque trop beau pour être vrai, dis-je, stupéfait. On ne trouve jamais tous ces métaux ensemble. »

Tharn établit rapidement ses plans.

« Nous allons construire tant bien que mal un traîneau sur lequel nous placerons un groupe auxiliaire de courant et le grand faisceau désintégrateur pour trancher dans la glace. Il faudra aussi prendre des câbles et des poulies pour monter une chèvre. »

Tout fut bientôt prêt et on partit sur la glace, halant le traîneau improvisé et son lourd chargement de matériel.

Nous nous sentions oppressés par le monde glacé, sinistre sous le ciel ouvert sur le néant de l'espace extragalactique. Nous avons déjà rencontré des mondes insolites, mais jamais de plus triste.

L'amas d'étoiles qui était notre Galaxie plongea sous l'horizon tandis que nous avançons, et il fit encore plus sombre. Nos lampes au krypton découpaient un sentier blanc dans le noir, et nous allions, trébuchant souvent, car les pieds de métal de nos combinaisons glissaient fréquemment sur la glace.

Dril faisait souvent halte pour vérifier les données de la sonde. Enfin, après des heures de marche pénible, il releva la tête, qu'il tenait penchée sur les cadrans, et nous fit signe.

« Voici la position, déclara-t-il. Il doit y avoir des dépôts de métaux nécessaires à une centaine de pieds de profondeur, au-dessous de nous. »

Cela ne paraissait guère encourageant. Nous nous trouvions au sommet d'une ondulation de la glace et ce n'était pas avec une topographie pareille qu'on se serait attendu à trouver des gisements de métaux rares.

Toutefois, on ne discuta pas les affirmations de Dril. On descendit le groupe auxiliaire du traîneau, on mit en marche sa petite turbine atomique et on brancha les fils conducteurs au grand projecteur du faisceau désintégrateur qu'on avait démonté de la proue du vaisseau.

Tharn braquait les rayons sur la glace avec une grande habileté. Il eut rapidement découpé un conduit de dix pieds dans la couche de glace. Le trou se creusa sur une centaine de pieds comme par un couteau dans du beurre, puis il y eut un retour soudain de flammes et d'étincelles. Tharn coupa vivement le courant.

« Nous avons dû toucher la roche contenant le métal », dit-il.

Il y avait de l'étonnement dans la voix de Dril quand il répondit : « Il faudrait pourtant s'enfoncer encore de soixante-dix à quatre-vingts pieds pour atteindre les gisements, d'après les données de la sonde.

— On va descendre voir, fit Tharn. Aidez-moi à monter la chèvre. »

Nous avons emporté de lourdes poutrelles qui furent bientôt disposées en trépied massif au-dessus du conduit. De solides câbles passaient sur les poulies accrochées au support, fixés à une vaste caisse de métal dans laquelle nous pouvions descendre en laissant filer le câble sur le jeu de poulies.

À la vérité, deux seulement d'entre nous auraient dû quitter la surface. Mais personne ne désirait rester en attente sur la glace sombre, et personne ne voulait plonger seul. Aussi on se tassa comme on put dans le caisson.

« Nous nous conduisons comme des gosses et non comme des explorateurs stellaires aguerris, grommela Tharn. Je communiquerai à nos psychologues une note sur les effets bouleversants des conditions qui règnent sur ces mondes en bordure de la Galaxie.

— Avez-vous pris vos pistolets à faisceaux ? » demanda soudain Dril.

Nous nous en étions munis tous les trois. Sans cependant savoir trop bien pourquoi. Quelque obscure appréhension nous avait incités à nous armer alors qu'il n'y en avait apparemment nul besoin.

« Allons-y, commanda Tharn. Oroc, accroche-toi au câble et aide-moi à le laisser filer. »

J'obéis et on commença à couler en douceur le long du puits ouvert dans la glace. Nous n'avions d'autre lumière que celle des kryptons que Dril braquait vers le fond.

Cent pieds environ et nous poussâmes tous des exclamations. Nous voyions à présent l'obstacle auquel s'était heurté le faisceau désintégrateur. Sous la glace, il y avait une couche épaisse d'un métal transparent et le faisceau avait eu à la percer.

Plus bas que le trou brûlé dans ce métal, il n'y avait... rien. Rien que le vide, un grand espace ménagé sous la glace.

La voix de Tharn vibra d'excitation nerveuse.

« C'est bien ce que je soupçonnais déjà. Regardez, là ! »

Le rayon de krypton, braqué dans le vide au-dessous de nous, nous révélait un spectacle stupéfiant.

Une cité s'étendait sous la glace. Une grande métropole de bâtiments en ciment blanc, vaguement visibles dans la faible clarté des lampes. Et toute la ville était protégée par un immense dôme de métal transparent qui supportait le poids de la glace accumulée durant des ères.

« Notre faisceau a coupé dans la glace, puis dans le dôme même, expliquait Tharn, tout remué. Il se peut que cette ville morte repose ici depuis des éternités. »

Une ville morte ? Oui, elle l'était bien. Nous ne distinguions pas trace de mouvement dans les rues sombres, tandis que nous poursuivions notre descente.

Les blanches avenues, les façades, les galeries et les tours de la métropole restaient silencieuses et vides. Il n'y avait pas d'air en ce lieu. Il ne pouvait donc pas y avoir d'habitants.

Notre coffre heurta la rue. On amarra les câbles et on sortit de la nacelle improvisée, pour jeter des regards étonnés alentour. Puis tous les trois en même temps, nous poussâmes des cris de stupéfaction.

Il arrivait une chose incroyable. Une clarté se mettait à grandir autour de nous. Ce fut d'abord comme la première lueur rose de l'aube, puis une clarté douce baigna toute l'étendue de la ville.

« Cet endroit ne peut être mort ! s'écria Dril. Cette lumière...

— L'éclairage pourrait être déclenché par des relais automatiques, dit Tharn. Ces gens possédaient des connaissances scientifiques très poussées... sûrement étaient-ils capables d'installer un mécanisme de cet ordre.

— Cela ne me plaît pas, murmura Dril. J'ai l'impression que la cité est hantée. »

— J'avais le même sentiment. Je ne suis pourtant en général pas sensible au mystère, à l'insolite. Sinon, on ne m'aurait pas accepté dans le Service stellaire !

Toutefois un sombre pressentiment, une oppression comme je n'en avais jamais connus, pesaient maintenant sur mon esprit. Tout au fond de ma conscience grouillait une vague appréhension de l'horreur qui planait sur cette cité du silence sous la glace.

« Nous sommes venus chercher du métal et nous allons le trouver, déclara fermement Tharn. La lumière ne nous fera pas de mal, au contraire, elle nous aidera. »

Dril activa la sonde radio et consulta de nouveau les indications. Elles montraient que les métaux nécessaires se trouvaient en un point de la cité pas tellement éloigné de nous.

Il y avait là un édifice énorme, une haute construction dont la flèche touchait presque le dôme. Nous la prîmes pour but et repère et nous nous mîmes en route.

Les semelles métalliques de nos combinaisons pressurisées sonnaient à notre marche sur le sol de ciment lisse. Nous devions former un étrange tableau, progressant tous les trois dans nos grotesques armures à travers cette métropole du silence et de la mort, illuminé de façon mystérieuse.

« La ville est certainement ancienne, observa Tharn à voix basse. Avez-vous remarqué que les bâtiments n'ont pas de toitures ? Ce qui signifie qu'ils sont plus vieux que...

— Tharn ! Oroc ! » hurla soudain Dril en faisant vivement un écart tout en empoignant son pistolet à rayons.

Nous vîmes la chose au même moment. Elle fonçait vers nous d'une rue latérale que nous venions de dépasser.

Je ne saurais la décrire. Elle ne ressemblait à aucune autre forme de vie. C'était une monstruosité qui émettait des sons inarticulés, une masse de chair noire qui changeait de formes – toutes plus hideuses les unes que les autres – avec une rapidité foudroyante, tout en *coulant* vers nous.

L'horreur et la haine qui nous envahirent l'esprit n'étaient pas indispensables pour nous prouver que la chose était hostile. Nous tirâmes tous les trois dessus simultanément.

La créature s'aspira en arrière à une vitesse incroyable et disparut en un éclair entre deux bâtisses. On se mit à courir, mais elle était bien partie.

« Par tous les démons de l'espace ! s'écria Dril, la voix tremblante. Qu'était-ce que *cela* ? »

Tharn semblait tout aussi effaré que nous.

« Je ne sais pas. C'était vivant, vous l'avez vu. Et sa prompte retraite quand nous avons tiré indique à la fois intelligence et volonté.

— La chair normale ne pourrait pas exister dans ce vide glacé... commençai-je.

— Il y a peut-être davantage de formes de vie et de chair que nous ne le croyons, murmura Tharn. Pourtant ce ne sont certainement pas ces choses qui ont pu construire une ville comme celle-ci... »

Je l'interrompis :

« En voilà une autre ! »

La deuxième horreur noire se propulsait comme un énorme ver. Mais à l'instant même où nous levions nos armes, elle fila à l'abri.

« Il faut continuer, reprit Tharn, bien que sa voix eût perdu un peu de sa fermeté. Les métaux dont nous avons besoin sont dans cette grande tour, ou à proximité, et si nous ne nous les procurons pas, nous n'avons plus qu'à mourir sur la glace.

— Il y a peut-être des morts plus affreuses que d'être congelé là-haut en surface », fit Dril, d'un ton rauque. Mais il continua de marcher près de nous. Notre avance à travers les rues brillantes de cette ville blanche, spectrale, devint de plus en plus atroce.

Les monstres noirs paraissaient vivre en essaims dans la métropole morte. Nous en aperçûmes des douzaines et ouvrîmes le feu sur eux. Puis nous cessâmes de les irradier car nous n'avions pas l'impression de les atteindre.

Ils ne s'approchaient pas pour nous attaquer. Ils paraissaient plutôt nous suivre et nous *surveiller* ; leur nombre allait croissant, leur apparence menaçante s'accroissait, à chaque pas que nous faisions vers la tour.

Et plus terrifiantes que ces créatures inexplicables étaient les ondes d'horreur et de crainte qui nous torturaient maintenant l'esprit. J'ai mentionné l'oppression dont nous avons souffert dès notre entrée dans la cité. Elle devenait plus pénible de minute en minute.

« Nous sommes évidemment soumis à une attaque psychologique de la part d'une source hostile, marmonna Tharn. Et il semblerait que ce soit parce que nous approchons de ce bâtiment élevé.

— Ce système est à la limite de la Galaxie, lui rappelai-je. Il se peut que quelque créature inimaginable – ou plusieurs – venues du noir espace aient choisi d'habiter ce monde éteint. »

Je crois qu'à ce moment nous aurions fait demi-tour pour battre en retraite si Tharn ne nous avait calmés en disant :

« Quelle que soit la chose qui se donne tant de mal pour nous forcer à nous replier, elle ne le fait que par peur de nous ! Ce qui indique que nous pouvons au moins rencontrer cette force sur une base d'égalité. »

Nous approchions du large perron qui menait à l'entrée voûtée de la grande tour. Nous marchions à présent dans une sorte d'étourdissement, presque terrassés par la terrible attaque psychologique qui sapait rapidement notre courage.

Puis vint le moment suprême. Les hautes portes de la tour s'ouvrirent lentement. Et de l'intérieur de la bâtisse sortit une chose qui se traînait en décrivant des lacets, et dont l'aspect nous figea sur place.

« Cela n'est jamais venu d'une partie quelconque de notre Galaxie ! » lança Dril d'une voix rauque.

La chose était noire, massive comme une montagne, d'une forme qui bouleversait d'horreur le cerveau. On eût dit un monstrueux crapaud accroupi, à la chair vaseuse et noire, d'où partaient des membres noirs, comme des bâtons, qui n'étaient ni tout à fait des tentacules ni vraiment des bras.

Ses yeux étaient trois fentes disposées en triangle et laissant passer un feu vert et froid, et qui nous observaient avec une intensité hypnotique. Sous cette face hideuse dépourvue de menton, une poche de respiration s'enflait et se vidait péniblement tandis que la créature dévalait les degrés en bavant, avançant dans notre direction.

Nos rayons balayèrent frénétiquement cette monstrueuse atrocité. Sans avoir sur elle le moindre effet. Elle continuait à descendre par secousses. Et, chose plus fantastique encore, ses lignes générales suggéraient affreusement et subtilement sa parenté avec les horreurs plus petites qui hantaient la ville derrière nous.

Dril poussa un cri et pivota pour s'enfuir, je virai à mon tour pour le suivre. Mais Tharn lança une brusque exclamation :

« Attendez ! Regardez cette chose ! Elle respire ! »

Il nous fallut un moment pour comprendre. Puis, vaguement, l'idée se fit jour en moi. La créature respirait visiblement. Et pourtant il n'y avait pas d'atmosphère en ces lieux !

Tharn s'avança soudain. Jamais encore je n'avais vu membre du Service accomplir un acte aussi courageux. Il alla à grands pas, droit vers l'horreur énorme et baveuse.

Et brusquement, alors qu'il allait l'atteindre, cette montagne obscène s'évanouit. Elle disparut comme l'image sur un écran de télévision quand on coupe le contact. Et dans le même instant l'essaim noir derrière nous dans la ville disparut aussi.

« Ce n'était donc pas une réalité ? s'étonna Dril. – Ce n'était que la projection d'une illusion hypnotique, déclara Tharn. Comme les autres que nous avons rencontrées auparavant. C'est le fait de la voir respirer ici, sans air, qui m'a donné à penser qu'elle était irréaliste.

— Mais alors, ce qui a déclenché ces attaques hypnotiques se trouve à l'intérieur de ce bâtiment ? demandai-je d'une voix lente.

— Oui, avec les métaux qu'il nous faut. Nous allons y entrer », répondit Tharn d'un ton résolu.

Les ondes continues chargées de pensées horribles nous assaillirent avec une violence accrue quand nous montâmes les degrés. La folie me paraissait régner sous mon crâne quand nous ouvrîmes les hauts battants.

Et puis, dès que nous eûmes pénétré dans la vaste nef d'un blanc éclatant, cet assaut massif et oppressant cessa d'un coup.

Nos esprits en délire étaient libérés de l'horreur pour la première fois depuis notre entrée dans la cité morte. On avait l'impression de sortir d'une des immenses poches de ténèbres de la Galaxie pour piquer de nouveau dans l'espace limpide.

« Écoutez, souffla Tharn. J'entends... »

J'entendais également. Et ce n'était pas entendre à proprement parler. Ce n'étaient pas des sons mais des ondes mentales qui imposaient à nos cerveaux l'illusion de sons.

Une musique. Faible et lointaine au début, mais grandissant en un crescendo de voix harmonieuses et d'instruments.

Musique, d'ailleurs, telle que nous n'en avons jamais entendu. Mais elle s'emparait de nous au fur et à mesure que s'affirmaient ses accents triomphants.

Ces accords tonnants évoquaient les luttes titanesques, les espoirs et les désespoirs de toute une race. Nous restions figés, le souffle suspendu, en écoutant cette symphonie surnaturelle de gloire et de défaite.

« Ils viennent », fit Tharn à voix basse, en scrutant les lointains blancs de la grande nef. Je les voyais. Cependant, chose curieuse, je n'avais plus peur à présent, bien que ce fût encore le plus étrange qui nous fût arrivé.

Une longue procession de silhouettes s'avavançait vers nous. C'était la population de ce monde mort depuis longtemps, le peuple du passé.

Ils ne nous ressemblaient pas, mais c'étaient des bipèdes qui se tenaient droits et leur corps avait dans l'ensemble une morphologie qui rappelait la nôtre. Je ne saurais les décrire plus clairement tant ils paraissaient étrangers à nos yeux.

La musique s'enfla, grandiose, puis s'éteignit ; les silhouettes en marche s'immobilisèrent à quelque distance et nous regardèrent. Le premier d'eux tous, sans doute leur chef, prit la parole et sa voix parvint à nos esprits.

« Qui que vous soyez, dit-il, vous n'avez plus rien à craindre. Il n'y a pas de vie dans cette ville. Toutes les créatures que vous avez vues, toute l'horreur qui vous a assaillis, même nous qui vous parlons, nous ne sommes que fantômes projetés par des enregistrements télépathiques réglés de façon à se déclencher automatiquement dès que quiconque pénètre dans la cité.

— C'est bien ce que je pensais, murmura Tharn. Il ne pouvait en être autrement. » Le chef des fantômes poursuivit : « Nous sommes un peuple disparu depuis longtemps selon votre manière d'évaluer le temps. Nous sommes nés sur cette planète – il lui donna un nom à peu près impossible à prononcer – loin dans notre passé. Nous avons acquis la puissance et la sagesse, puis la gloire. Nos moyens scientifiques nous ont conduits sur d'autres mondes, à d'autres étoiles, et finalement à l'exploration et à la colonisation de toute la Galaxie.

« Alors est survenu le désastre. Du fond de l'espace extragalactique arrivèrent des envahisseurs si différents qu'ils ne pouvaient vivre en bonne entente avec nous. La guerre était inévitable, nous visions à conserver notre Galaxie et eux à la conquérir.

« Ce n'étaient pas des créatures matérielles. Elles étaient constituées de photons, de particules de force... des nuages mouvants capables d'une coopération mutuelle

inimaginable et d'une activité presque sans limite. Ils nous ont balayés d'étoile en étoile, ils nous ont anéantis sur un millier de mondes.

« Nous avons finalement été cernés dans notre système d'origine, la dernière citadelle. S'il y avait eu le moindre espoir d'avenir chez cette race de photons, si ces êtres avaient été en mesure de fonder une nouvelle civilisation, nous aurions accepté la défaite et la destruction, abdiquant ainsi en leur faveur. Mais les limites de leur intelligence en faisaient une impossibilité. Jamais ils n'atteindraient eux-mêmes à la civilisation, jamais ils ne permettraient à une autre race de la Galaxie d'y parvenir.

« Nous prîmes donc la décision de les anéantir avant de périr nous-mêmes. C'étaient des créatures de force et seule la force pouvait les détruire. Nous transformâmes notre soleil en une centrale énergétique gigantesque, en précipitant dessus quelques-unes de nos planètes et de nos lunes pour déclencher le cataclysme que nous souhaitions. De notre soleil ainsi activé jaillit une colossale onde de force qui balaya et annihila la race des photons en une unique décharge cosmique d'énergie.

« Ce fut aussi la fin pour nous. Mais nous avions auparavant préparé cette cité souterraine où nous avons rassemblé toutes les découvertes de notre science et notre sagesse pour le bénéfice des ères futures. Un jour ou l'autre de nouvelles formes de vie parviendraient à la civilisation dans la Galaxie, un jour des explorateurs venus d'autres étoiles se poseraient ici.

« Si elles n'étaient pas assez intelligentes pour faire un usage pacifique des pouvoirs rassemblés ici, nos attaques télépathiques les en chasseraient. Mais si elles avaient l'intelligence de discerner les indices que nous leur laissions, elles comprendraient qu'il ne s'était agi que d'illusions hypnotiques et pénétreraient quand même dans la tour qui garde nos secrets.

« Vous, qui m'écoutez, avez triomphé de cette épreuve. À vous, qui que vous soyez, quelle que soit la race du futur à laquelle vous appartenez, nous léguons notre savoir et nos pouvoirs. Dans ce bâtiment et dans divers autres de la ville, vous trouverez tout ce que nous avons laissé. Servez-vous-en avec sagesse pour le bien de la Galaxie et de toutes ses races. Et maintenant, de nous autres du passé à vous autres de l'avenir... adieu. »

Les silhouettes qui se tenaient devant nous disparurent. Et nous restâmes seuls dans la nef silencieuse, d'un blanc scintillant.

« Par l'espace, quelle race ce devait être ! souffla Tharn. Accomplir tout cela, mourir en détruisant une menace qui aurait été un fléau éternel pour la Galaxie, et trouver encore le moyen de transmettre toutes leurs connaissances à l'avenir !

— Voyons si nous pouvons trouver ces métaux, supplia Dril d'une voix tremblante. Tout ce que je désire à présent, c'est filer d'ici et boire un bon coup de *sanqua*. »

On découvrit bien plus que les métaux nécessaires. Dans ce merveilleux magasin d'une science inconnue, il y avait des génératrices d'ondes, d'un modèle bien supérieur aux nôtres, et qu'il était facile d'installer à notre bord. Je ne dirai rien de tout ce que nous avons découvert d'autre. Le Service stellaire examine déjà avec soin ce vaste trésor d'une science disparue et ses conclusions seront portées à la connaissance de toute la Galaxie en temps opportun.

Ce fut un dur labeur que de ramener les génératrices sur notre vaisseau, mais ensuite ce ne fut qu'un jeu d'enfant de les installer. Dès que nous eûmes soudé une plaque sur notre coque crevée, nous fûmes prêts à prendre le départ.

Tandis que notre vaisseau filait comme une flèche à travers l'éternel crépuscule de ce monde vêtu de glace, puis que nous dépassions son soleil à peine rougeoyant en direction de notre propre planète, Dril prit la bouteille de *sanqua*.

« Débarrassons-nous de ces foutues combinaisons, et après, je m'enfile la plus longue rasade de ma vie ! » lança-t-il.

Nous ôtâmes enfin les lourds scaphandres. Quel soulagement d'en sortir, de déplier nos ailes engourdies et d'en lisser les plumes ébouriffées !

Nous nous entre-regardions, nous, trois grands hommes-oiseaux de Rigel, pendant que Dril emplissait nos verres de *sanqua* rosé. Sur le visage à bec de Tharn, dans ses yeux verts, une certaine expression me fit comprendre que nous pensions tous la même chose.

Il leva le verre tenu entre ses serres.

« À cette grande race disparue à laquelle notre Galaxie doit tout, dit-il. Nous allons boire à leur monde sous le nom qu'ils lui donnaient eux-mêmes. Nous buvons à la Terre ! »

Traduit par BRUNO MARTIN.

The dead planet.

© Edmond Hamilton, 1970.

© Librairie Générale Française, 1975, pour la traduction.